

# PIERRE HANOT TOUT DU TATOU



VENDREDI 13

alb

Extrait de la publication



VENDREDI 13

**Dans la même collection**

**Pierre Bordage**, *L'arcane sans nom*

**Jean-Bernard Pouy**, *Samedi 14*

**Michel Quint**, *Close-up*

**Brigitte Aubert**, *Freaky Fridays*

**Olivier Maulin**, *Le dernier contrat*

**Pierre Pelot**, *Givre noir*

**Pia Petersen**, *Le chien de Don Quichotte*

**Jean-Marie Laclavetine**, *Paris mutuels*

**Alain Mabanckou**, *Tais-toi et meurs*

**Scott Phillips**, *Nocturne le vendredi*

**À paraître**

**Patrick Chamoiseau**, *Hypérior victimaire*

**Mercedes Deambrosis**, *Le dernier des treize*

Une collection dirigée par **Patrick Raynal**



ab  
éditions la branche

Extrait de la publication

**PIERRE HANOT**  
**TOUT DU TATOU**

ROMAN

alb

*« C'est là que les attendent les suprêmes souffrances, pour prix  
de leur démesure et de leur orgueil sacrilège. »*

*Eschyle, Les Perses.*

## Octobre 2009

Les maniaques, les détraqués, les caractériels et les enjôleurs, les aristos, les assistés, ceux qui se la pètent, les inhibés, les Adonis qui se croient tout permis ou les physiques sans latitudes, Fadimatou se les était tous tapés. Même les mauvais coucheurs, les radins qui pinaillent sur le tarif. Les fils à papa boutonneux qui la traitaient de poufiasse, puis qui tiraient la langue pour qu'elle leur fasse une réduc. Et les blaireaux de protester, ils se découvrent une âme de rebelle, conchient la société qui n'est qu'un tapin où c'est toujours les pauvres cons qui paient.

Quand tu viens de la cité de la Paix, le bidonville de Douala, et que tu as vécu dans la misère, les jérémiades des faces de craie, ça te fait doucement marrer.

France, terre d'accueil, quelle arnaque ! Fadimatou n'avait pas choisi le trottoir par vocation : dès son arrivée à Montreuil, elle avait dû se débrouiller avec ce qu'elle avait sur elle.

Mais contrairement à ses consœurs, elle n'en était pas encore à se détester. Elle avait du potentiel, la subéquatoriale, les michetons préfèrent les girondes aux anorexiques.

En réalité, les appétences des clients, elle s'en talquait le coccyx. Par orgueil, néanmoins, elle s'entretenait, rien que pour elle, et soliloquant devant son miroir :

– Ma fille, si tu suis pas ton régime, tes fesses en gouttes d'eau se transformeront en culotte de cheval !

Elle était plus indulgente pour ses seins qui se tenaient bien haut, aux aréoles pulpeuses comme des papayes. Son capital, son patrimoine.

Elle avait le charme de ses vingt-cinq ans, mais sur le trottoir, c'est pas la panacée : les mecs exigent qu'on les plaigne et qu'on les dorlote, qu'on les pouponne, les mecs ont une vie de rien mais envie de tout, ils se cautérisent en se délectant des avatars *people* étalés dans la presse à scandales, puis ils vont voir les putes et ils se vidangent.

Un jour comme les autres, Fadimatou avait racolé un type ordinaire :

– Besoin d'amour, mon mignon ?

– 100 € pour toi la Black, si on s'envoie en l'air dans ta bagnole !

Des monomanies de pervers, Fadimatou en avait assouvies des plus crapuleuses. Sa Xantia était stationnée dans une rue parallèle, que la croisière s'amuse.

Le gars s'était installé sur le siège passager. Correctement sapé, propre sur lui, mais sa sudation acide empesait l'habitacle. Un nerveux.

Fadimatou avait eu un pressentiment, *car-jacking*, il voulait lui piquer sa voiture !

Absurde. Elle n'avait pas de Mercedes, les ailes étaient



cabossées et le pot fumait noir, d'après le garagiste, un problème d'injecteurs ou le calage de la pompe à gasoil. De la taule, des boulons, même plus cotés à l'argus.

Le gars avait dit :

– Pas par là ! Tourne vers Bondy !

Il avait un couteau. Ahurissant, un truc d'équarrisseur. Ou elle avait surdimensionné, ce n'était qu'un Opinel, ça suffisait.

Il avait appliqué la pointe contre son flanc, elle avait tressailli. Ses genoux flageolaient, elle avait fait patiner l'embrayage.

Aux feux, un agent réglait la circulation. Fadimatou n'avait pas moufté, esquissé le moindre geste, elle avait juste un peu ralenti et ce connard virtuose du sifflet lui avait intimé de dégager du carrefour.

Elle avait pris la RN3. Elle avait dit au gars, et c'est un comble, qu'elle ne lui créerait pas d'ennuis et qu'elle pouvait le conduire où ça l'arrangeait.

– Ta gueule, radasse, roule !

Elle avait roulé.

– Le chemin, à droite !

Octobre, la forêt était jaune, vermillon, brun, pourpre, grandiose. La voiture cahotait dans les ornières.

– Stop !

Elle avait coupé le contact. Il lui avait dit de descendre, elle était descendue, elle ne tenait pas sur ses guiboles.

Il était descendu aussi.

Fadimatou avait songé au Rwanda, les machettes, la boucherie, les victimes du génocide qui s'en vont dociles à

l'abattoir, ce qui lui avait paru inconcevable, abjurer tout embryon de révolte...

Il avait brandi son couteau, elle avait imploré :

– Pas ça !

– Enlève !

Elle tergiversait, il avait sectionné les bretelles de son bustier et s'était acharné sur sa minijupe.

– La chienne, s'était-il écrié, elle a pas de slip, elle est pas rasée !

Il l'avait cognée, des coups de poings de mec, elle était tombée, il s'était vautré.

Pendant, elle avait tout envisagé, saisir une pierre mais des pierres, y en avait pas. Pas une, uniquement des cailloux qui lui meurtrissaient le dos.

– Me tue pas, me tue pas !

Il avait joui en bavant sur sa bouche. Sa pine s'était rétractée, elle avait prié pour qu'il se rétracte en entier, dans sa coquille comme un vil escargot, du talon elle l'écrase.

Il avait dit :

– T'es une truie !

Et il était parti à pied, dans les bois.

Sur le sol, Fadimatou grelottait. La terre exhalait son argile et un scarabée se frayait, opiniâtre, un layon entre les brins d'herbe.

En catalepsie, elle avait titubé jusqu'à la voiture, sa chère Xantia :

– Y m'a pas tuée, y m'a pas tuée !

Oui, ce n'était pas dans le cahier des charges mais une pute pouvait se faire violer.

Vaille que vaille, Fadimatou avait regagné son appartement. Sous la douche, elle s'était shampooinée, frottée, détergée, lavée, délavée, elle se serait desquamée. Puis elle avait mis ses fringues à la poubelle et elle avait sombré dans une semi-inconscience.

Le lendemain, elle était allée au commissariat.

L'inspecteur se curait les ongles, une touffe poivre et sel saillait du col déboutonné de sa chemise à carreaux. Il ressemblait à un acteur, mais lequel.

– Elle a quoi, la panthère ?

La panthère, elle avait qu'elle s'était fait violer. Que c'était l'horreur, elle avait dit pour le couteau, ils étaient dans la Xantia, un Opinel, il avait crié « ta gueule », les coups, sa pommette tuméfiée, les cailloux, son bustier et sa jupe qu'il avait déchirés, la forêt, sa sudation acide, le scarabée, l'automne...

– Hop hop hop, miss panthère, faut trier ! Ok, hein, bon, d'accord, relax, on reprend tout, dans l'ordre !

Tandis que Fadimatou se répétait, le flic avait pianoté sur son clavier. L'interrompant :

– Je vois que t’es fichée pour racolage... Qu’est-ce que tu veux me faire gober avec tes sornettes ?

Il avait trituré la chevalière ornant son annulaire et s’était gratté le psoriasis qui lui démangeait les coudes.

– Bon, Ok, hein, d’accord, admettons. Tu tapines, il monte dans ta voiture, il t’agresse en plein jour, en pleine ville, et quand y a l’agent au carrefour, tu réagis même pas... Sur ce, il te viole et ni une ni deux, tranquille Mimile, tu rentres chez toi prendre une douche, gel hydratant soins beauté, tu fous tes habits à la benne, bonjour l’ADN, et t’attends vingt-quatre heures pour porter plainte ! T’as un mec ou un mac ?

Le revolver de l’inspecteur était posé sur le bureau.

Flash : Fadimatou rêve qu’elle s’en empare, elle tire.

– Laissez tomber, j’ai brodé, avait-elle dit au flic, excusez le dérangement.

Le soir même elle avait remplié, pipé des minables puis ferré un type civilisé, ça changeait. Il avait raqué la passe plus un bakchich, mais à l’hôtel il ne l’avait pas touchée, il souhaitait simplement causer.

Trois jours plus tard, il avait souscrit un abonnement. Faut pas chercher à comprendre, il raquait et ils discutaient, de tout et de rien, lui de Sartène sa ville natale, elle du Cameroun ou du reportage à la télé sur Saly-maya, la perle noire de la haute couture, le mannequin vedette chez Maurizio Galante : Fadimatou admirait son élégance et son engagement au sein des organisations humanitaires.

Le Corse n’était pas dupe :

– La caméra qui la filme en faux-cils et robe lamée sur le seuil de la case au Kenya, bravo le péplum ! Quand tu as goûté aux petits fours, les racines sont dans le caviar... Et toi, ça te plairait pas de vivre dans le luxe ?

– Pas le choix...

– Si, ma belle. Et plus personne ne te maltraitera, tu m'entends, plus personne !

## Novembre 2010

Depuis quelque temps, à l'agence de pub, on se creusait les méninges pour promotionner la semaine de la mortadelle, le brushing glamour du coiffeur, l'occasion du mois à ne pas louper, l'incontournable ampoule à vis basse consommation, la farandole des saveurs ou les cinq achetés un gratuit.

Beau plan de carrière, Zoran avait les boules : bac +3 puis spécialisation en infographie et art de la communication dans une école privée, l'investissement ne lui valait que la reconnaissance au rabais des hypermarchés dont il vantait la camelote.

Aussi, mi-novembre, il avait joué la grande scène de l'asthénie et le toubib, sans rechigner, avait validé son visa pour la Corse, quinze jours d'arrêt maladie.

Partir, s'aérer les neurones, couper le cordon avec l'insupportable médiocrité du quotidien, hors délais de la période estivale qu'il avait subie en toute vacance, dépigmenté dans son studio de la place des Fêtes, loin des foules ensablées cocotant l'ambre solaire et les congés payés.

Pourquoi la Corse ? Zoran n'en savait fichtrement rien. Ou tout bêtement ce n'était pas aux antipodes, il n'imaginait pas se taper deux jours d'avion pour expliquer aux

aborigènes de Bornéo qu'à Paris, il s'emmerdait comme un rat mort.

Petit voyage, miniprix, mais lorsque les lumières de la côte niçoise avaient disparu à l'horizon, accoudé au bastingage du cinquième pont, il avait eu l'impression d'entamer un tour du monde en solitaire.

La mer était un polyane noir convulsé de crêtes blanches, l'étrave du ferry échançait les vagues en une écume moutonneuse, la houle s'écartelait sur leur passage et se suturait à la poupe.

Soir de vin triste, Zoran avait déjà éclusé. Obligé, sur un navire, en fonction des aptitudes, c'est la barre ou le bar. Il catapulte d'une chiquenaude sa cigarette dans la nuit, elle virevolta, la braise tournoyait et s'éteignit dans les flots. On aurait pu y dissoudre l'humanité, on pouvait y engloutir des tombereaux de pensées.

Dans cette étendue immense, l'odyssée eût été d'en finir, à tout casser, chances de survie deux minutes.

– Vous êtes bipolaire, avait diagnostiqué le toubib.

– Késako ? avait dit Zoran.

– Trouble de l'humeur, complexion cyclothymique. Un peu comme un accident de plongée : vous êtes capable d'encaisser la monotonie abyssale d'un boulot qui vous répugne, mais quand il s'agit de remonter à la surface, vous ne respectez pas les paliers de décompression.

Zoran respira à pleins poumons, pas de panique : au fond de la mer dévalant son avalanche longitudinale, les poissons étaient couchés, au-dessus la lune était ronde, lui idem.

Il rejoignit le bar. De se retrouver parmi les rescapés infatués qui réfutaient toute idée de naufrage, ça le requinqua. Du mou dans le képi, retour de chouille et de chtouille sur le continent, quatre légionnaires enquillaient allègrement whiskies sur whiskies, dernière cuite avant la réintégration de leur caserne. Cul sec, mon caporal !

Son vin triste s'était transmué en vinaigre, l'alcool incitait Zoran à la confrontation, les bidasses prenaient trop d'amplitude à son gré.

Hé les bouffons, un doigt de fer ? fantasma-t-il.

La version trash du bras de fer, une épreuve de force rédhibitoire, un duel d'hommes : on croise les majeurs, on serre et au signal, chacun pivote dans un sens, pas d'autre solution que de vaincre ou de demander pardon.

Zoran eut un éclair de lucidité, il se déballonna et il avait raison, ces primates surentraînés, peu subtils mais susceptibles, lui auraient broyé phalanges et métacarpe.

À la mutinerie, il préféra donc la collaboration :

– On crève de soif, les gars, tournée générale !

Et glou et glou et glou, ils sympathisèrent. Les légionnaires lui racontèrent des histoires de légionnaires, il leur narra ses bastons de citadin, le chauffard en Golf GT qui lui avait fait une crasse sur la bretelle du périmètre, Zoran qui le sert contre la glissière avec son Audi A4 et qui le bourrine au nerf de bœuf, il embellit un chouia pour être à la hauteur de leurs campagnes afghanes, lui qui n'avait jamais eu de bagnole ni jamais passé le permis.

Ils surenchérirent et nul ne sait ce que ça aurait donné si elle n'était pas arrivée.



Elle commanda un Gini lemon light, sortit des pièces jaunes de son porte-monnaie qu'elle empila sur le comptoir.

– Alléluia, y a des cathos généreux ! la chambrà Zoran, renonçant derechef à la compétition des poivrots.

– Vous dites ?

– Ouais, vous avez fait les troncs...

Avait-elle compris *l'étron*, elle sembla contrariée. Ses cheveux sur sa nuque gracile s'enroulaient en macaron, une viennoiserie, un nanan à déguster sans modération. Seul bémol, elle avait trop de hanches, le bassin méditerranéen, il faillit abdiquer.

Elle s'assit à table, but d'un trait sa limonade. Finalement, elle était vachement bonne.

Sur un carton à bière, Zoran écrivit « *Excusez le ringard et ses blagues carambar* », et s'adressant au barman :

– Vous lui remettez un Gini et avec, vous lui refilez mon petit mot.

Soudain, c'était idiot, il eut la nausée. L'estomac chaviré, il se hâta vers la coursive. De l'air. Il était blême.

– Ça ne va pas ?

Curieusement, elle l'avait suivi. Il n'était guère séduisant mais parvint à grimacer un sourire :

– Trois mois de cargo, et c'est la première fois que je suis malade...

– Ne dispersez pas vos fluides, dit-elle. On ne peut reculer devant ce qui nous poursuit.

Zoran ironisa :

– Vous me sauvez la vie, vous êtes psy ou criminologue ?

## TOUTDUTATOU

Bipolaire, Zoran vit d'amours passagères et de désillusions. Jusqu'au jour où il croit toucher le pactole en faisant main basse sur treize kilos de « Vendredi 13 », une came nouvelle génération, la Rolls-Royce de la défonce...

Poursuivi par une armada de motards néo-nazis qui veulent récupérer la poudre, coincé entre le marteau de la mafia et l'enclume des flics, Zoran apprendra à ses dépens qu'on ne jongle pas impunément avec la chance. Et que nul ne s'improvise dealer ni porte-flingue.

**Né en 1952, tour à tour chanteur, guitariste, plasticien et romancier, Pierre Hanot aborde le polar avec le même appétit dévorant. Styliste à l'ironie mordante, lauréat en 2009 du prix Erckmann-Chatrian pour son thriller *Les clous du fakir* (Fayard Noir), cet auteur revendique une écriture de l'urgence. *Tout du tatou* est son septième ouvrage publié.**